

La matière première de l'univers-Sol

Solange Lévesque

Numéro 95 (2), 2000

Les mots jouer avec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (2000). La matière première de l'univers-Sol. *Jeu*, (95), 101–102.

La matière première de l'univers-Sol

Dans les spectacles de Sol, impossible de discerner quel élément prime : l'usage des mots ou le personnage de clown à la fois espiègle et candide incarné par Marc Favreau. En réalité, les deux sont si indissolublement liés qu'on pourrait difficilement imaginer ses monologues inter-

prétés par un autre comédien. Ses

textes sont soigneusement construits, paradoxalement, sur le principe de la déconstruction qui aboutit à la perversion ludique d'expressions idiomatiques et de proverbes, à une hybridation des

mots, à des mots-valises, mots-gigognes et mots-sandwiches, que viennent ponctuer plusieurs pataquès. Mais quel que soit le sort qu'il leur fasse subir, les mots ne sont pas qu'un jeu chez lui, ils sont des instruments de maîtrise et de compréhension du monde, même s'ils mènent aux pires quiproquos. Ils sont le centre même de l'univers du clochard au long manteau délabré. Ce sont eux qui lui permettent d'entrer en relation avec les autres, eux qui fournissent les explications et les jeux fantaisistes dont il a besoin pour sur-

vivre. Il les triture, les met en pièces en toute innocence (du moins son personnage demeure-t-il innocent) pour en faire une matière nouvelle, porteuse d'un autre sens. Il arrive même à révéler des parentés inattendues. Sol parle résolument français, mais il amène le français dans une autre sphère, presque surréaliste, en ce qu'elle rejoint des racines inconscientes du langage. Partant d'un thème, il réussit à débusquer tout un réseau de couloirs secrets qui se rejoignent au sein même de la langue, et l'efficacité de ses élucubrations vient sans doute du charme qui émane de la capacité de Marc Favreau (alias Sol) à multiplier, pour les mettre en évidence, les possibles du sens.

SHAKESPEARE

« Je reproche à Shakespeare de ne pas savoir le français. »

Jules Renard, *Journal*,
5 décembre 1909.



Sol (Marc Favreau). Photo :
François Rivard, tirée de
Presque tout Sol, Montréal,
Stanké, 1997, p. 9.

Le monologue intitulé « Médicalmant parlant », qu'il jouait l'automne dernier au Monument-National dans le cadre d'un spectacle-rétrospective en trois volets intitulé *Retour aux souches*, pourrait servir d'exemple. Marc Favreau y décline une gamme de maladies et de traitements de la manière la plus audacieuse qui soit du point de vue linguistique. Le texte est si truffé de jeux de mots que, forcément, on en perd quelques-uns lorsqu'il le dit. C'est lorsqu'on le lit qu'on en constate la richesse et qu'on en apprécie toute l'intelligence¹. Au chapitre des maux, il parlera des « maladies contactuelles » ou « contrarieuses », comme la « périphérie », la « racidelle », la « galopine » ou l'« anémone pernicieuse », les « pires épiphanies de coléreuse » et le « typhon », contre lesquelles il a été « vexé » jadis. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir « la crécelle pleine de calculs » et de souffrir de « mathématite », de « subjonctivite » d'« absentéite » ou d'« iphigénie » ; « la langue me faisait souffrir mille maux », avoue-t-il. Il va donc consulter, mais qui trouve-t-il ? Un « omnipatricien » qui l'envoie chez un « spécifique ». Sol espère se faire « occulter » ; il craint de devenir « presbytaire » et voit un point noir quand il se regarde « les yeux au miroir ». « Si vous voulez garder l'œil gauche c'est votre droit », lui dit le « spécifique » ; « Vous aimez mieux attendre pour vous faire obtempérer ? attendre de devenir complètement cataractériel ? » Celui-ci l'envoie chez un oto-rhino. « Loto-rino, c'est amusant... c'est un nouveau jeu ? » demande Sol. Et « Loto-rino » le recevra « comme un chien dans une jonquille ». Ce pauvre Sol craint « l'absurdité ». À l'hôpital, il est pris par « l'odeur affreuse qui flotte dans le chloridor », espère ne pas être soigné « par un petit docteur haut comme ça, tout frais sorti de la facultative... un petit tout triste... un nain terne... ». Plus tard, chez le « pharmaceutique » qui « batifiole », son « chat dans la gorge » trouvera « un sirop pour matou », et cela continue du « déchirurgien » au « génicollègue », jusqu'à ce qu'il devienne lui-même « pilule anti-exceptionnelle ».

En menant avec grâce cette entreprise de remodelage et d'associations ludiques des termes, Sol arrive à dédramatiser le sujet délicat de la maladie (qui englobe l'hôpital, le système des soins de santé), tout en le traitant avec une indéniable ironie critique. La peur (qui habite plus ou moins chaque être humain face à la maladie) est ainsi apprivoisée pour être amenuisée ou momentanément dissoute à travers la catharsis de l'humour. Le langage et la parole retrouvent ainsi une de leurs fonctions originelles, qui est d'aider ceux qui en font usage à maîtriser les angoisses inhérentes au fait d'être doué de mémoire et de conscience. **J**

1. On trouvera soixante-neuf monologues de Sol dans *Presque tout Sol*, publié chez Stanké en 1997.